

Jeunes Acadiens en situation de précarité : des blessures qui marquent les corps et les esprits

Paul Grell

Number 15, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005193ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005193ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grell, P. (2003). Jeunes Acadiens en situation de précarité : des blessures qui marquent les corps et les esprits. *Francophonies d'Amérique*, (15), 43–52.
<https://doi.org/10.7202/1005193ar>

JEUNES ACADIENS EN SITUATION DE PRÉCARITÉ : DES BLESSURES QUI MARQUENT LES CORPS ET LES ESPRITS

Paul Grell
Université de Moncton

Le présent article s'appuie autant sur un échantillon probabiliste d'enquêtes quantitatives que sur un échantillon raisonné d'entretiens biographiques du genre récit de pratique¹. Il propose un portrait d'ensemble, schématique, de la situation de jeunes Acadiennes et Acadiens âgés de 21 à 27 ans qui ont eu des difficultés scolaires pendant leurs études secondaires. Son objet est de comprendre la façon dont ces jeunes parviennent à faire leur entrée dans le monde du travail et cherchent à donner un sens à ce qui leur arrive². Compte tenu de l'approfondissement des mouvements de dualisation et de tertiarisation de l'économie, il paraît évident que les configurations présentées dans cet article valent pour la plupart des jeunes en situation de précarité dans les régions éloignées des grands centres économiques.

La méthode que nous avons suivie a consisté à choisir un exemple de récit dont l'auteur (acteur) constitue, de par sa biographie, un cas qui est à la fois positivement éloigné du thème de la précarité et exemplaire de l'ensemble catégoriel d'où il est tiré³. Ainsi, pour montrer l'aspect préoccupant des bas salaires, nous ne ferons pas appel au cas d'un jeune honteusement exploité (il en existe), mais à celui d'un garçon qui provient d'une catégorie de jeunes qui s'en tirent plutôt bien (positivement) ; et nous veillerons rétrospectivement à ce que ce cas constitue un exemple exhaustif pour cette catégorie de jeunes. Les conclusions tirées vaudront dès lors pour l'ensemble étudié.

Des salaires qui ne permettent pas de vivre

À cinq piastres de l'heure, tu as de la misère à te faire vivre tout seul. Tu ne peux même pas survivre en appartement avec ça. C'est vraiment du salaire de crève-la-faim [...]. On était supposé avoir un contrat. On n'est pas monté parce qu'ils voulaient donner le salaire de vingt ans passé. Le taux de vie a changé, vingt ans passé tout était beaucoup plus cheap. Si le monde acceptait les salaires, le monde aurait l'ouvrage. Je ne les blâme pas de ne pas accepter parce que là, ça tomberait peut-être bien à 200 \$ par semaine. Astheure, les Compagnies veulent moins payer, c'est pour cela que ça marche mal (Luc, 22 ans, journalier).

Dans l'échantillon statistique, parmi les 55 % de jeunes qui ont actuellement un emploi :

- 40 % ont un emploi régulier à temps plein et gagnent en moyenne 536 \$ par quinzaine ;
- 16 % ont un emploi temporaire à temps plein et gagnent en moyenne 482 \$ par quinzaine ;
- 28 % ont un emploi régulier à temps partiel et gagnent 374 \$ par quinzaine ;
- 8 % ont un emploi temporaire à temps partiel et gagnent 321 \$ par quinzaine ;
- 8 % ont un emploi occasionnel ou sur appel et gagnent 284 \$ par quinzaine.

Les jeunes peu scolarisés courent après le travail, par enthousiasme ou par nécessité, sinon les deux ; d'ailleurs, seulement 32 % d'entre eux étaient sans emploi au moment de l'enquête. La plupart commencent à travailler pendant leurs études secondaires, à un âge où ils sont encore bien jeunes.

Pour gagner de l'argent, il n'est pas rare que les jeunes accumulent plus de 40 heures par semaine de travail, de nuit comme de jour. De nombreux exemples parlent d'eux-mêmes. Nous avons choisi le récit de Marc (24 ans) pour attirer l'attention sur le thème des bas salaires et leurs conséquences. Marc fait partie des 40 % de jeunes qui ont un emploi régulier à temps plein.

L'exemple de Marc

Marc a commencé à travailler à l'âge de 13 ans comme plongeur dans la cuisine d'un restaurant, à 3,20 \$ de l'heure. Il travaillait le jeudi et le vendredi, de 16 heures jusqu'à 3 heures du matin ; le samedi, de 16 heures à 8 heures du matin ; et le dimanche, de 16 heures à 19 heures. Depuis cinq ans, il est manutentionnaire. Il s'agit d'un emploi régulier à temps plein où il gagne 10 \$ de l'heure. Entre ces deux emplois, il a travaillé comme journalier dans une usine de recyclage et comme gérant d'un dépanneur. Il a fait quelques emplois au noir, notamment comme aide-plombier : « De temps en temps, on se pognait des sidelines pour avoir un 50 \$ pour s'habiller... ». Il est également allé travailler à Toronto⁴. Somme toute, le parcours exemplaire : pas d'aide sociale, pas d'assurance-chômage, pas de période sans emploi et une progression constante en commençant au bas de l'échelle pour arriver, après dix ans, à un travail salarié régulier comportant trois semaines de vacances par an, « un fonds de pension et de bonnes assurances », comme il dit. Mais il dit aussi : « Depuis cinq ans, je suis dans la même entreprise et j'ai de la misère à faire 300 \$ clair par semaine ! Je trouve que c'est injuste [...]. Si ça continue, on va s'en aller dans un drôle de monde ». En fait, Marc est désappointé et estime qu'il mérite un meilleur salaire pour l'ouvrage qu'il fait. Il travaille

fort, a beaucoup de responsabilités, rentre fatigué en fin de journée, sa conjointe également, et ils vont avoir un enfant... Il ne gaspille pas son argent : il a appris à compter depuis le temps qu'il se débrouille avec des « petits salaires⁵ » ! Il nous raconte incidemment une anecdote qui en dit long sur l'état de précarité de certains jeunes qui, comme lui, ont cependant un travail régulier et un salaire relativement bon, par comparaison à d'autres. Il était déjà dans l'entreprise où il travaille aujourd'hui : « J'ai eu un accident de travail (des problèmes de dos), je devais soulever des choses trop lourdes. D'où, un arrêt de travail de trois mois, mais l'assurance ne payait que 160 \$ par semaine, 60 % de mon salaire. Ce n'était pas assez pour payer mon loyer ! Quand j'ai commencé à aller mieux, j'ai été travailler au vestiaire d'un club. Ce n'était pas tough, c'était juste lever les manteaux et d'autres petites affaires ». En trois soirs de vestiaire, il pouvait se faire 200 \$⁶. Marc a appris à se débrouiller, mais tout en travaillant à temps plein, il est à la merci des événements et il l'exprime à plusieurs reprises : « On peut toujours tomber au bas de l'échelle ». Il n'a que son travail pour vivre et le salaire qu'il en tire est insuffisant pour pallier un arrêt forcé de travail d'une durée de trois mois. Comme il dit : « Quand tu as tous tes paiements à faire, il ne reste pas grand chose à la fin de la run ».

Cet exemple permet de constater que, même chez les jeunes dont les conditions sont objectivement meilleures que celles faites à d'autres, persiste une inquiétude bien réelle à l'égard de l'avenir.

Des blessures qui marquent les corps

Dans notre échantillon apparaissent distinctement deux ordres de blessures :

- l'accumulation de « malchances » qui meurtrit profondément la personne (l'exemple de Daniel) ;
- l'accident de parcours qui déstabilise, que ce soit un accident d'auto ou une rupture affective (la comparaison entre Charline et Roger) ;

L'exemple de Daniel (25 ans)

Au moment du divorce de ses parents, il avait cinq ans. Son père était camionneur et ne s'occupait pas de ses enfants. Sa mère ne pouvait pas subvenir seule aux besoins de ses enfants. « So, le welfare s'est mis son nez dedans, mon frère et ma sœur ont été placés d'un côté, puis moi d'un autre. Depuis ce temps-là, j'ai voyagé. » Il est allé dans quatre foyers différents et a été souvent maltraité. Il a doublé ses 7^e, 8^e, 9^e années. « J'avais beaucoup de misère à l'école. Tout le monde me battait. J'étais rendu grave, grave. Je fumais toute la journée, n'importe où, avec n'importe qui. Je fumais trois ou quatre joints avec un gars, me virais de bord et en fumais trois ou quatre avec un autre, je ne pesais plus que 65 livres à 12 ans. » Il n'est pas un gars robuste et, malgré le fait qu'il connaisse la violence, il ne frappera jamais personne. À

l'âge de 14 ans, il aboutit finalement dans un milieu accueillant. Quelques années plus tard, le voilà sur le marché du travail, où la vie n'est pas facile non plus. Malgré tout, il tient bon et finit par trouver un emploi très recherché : manutentionnaire dans un entrepôt. Son salaire lui permet de s'installer avec sa blonde en appartement. Apparemment, tout est bien qui finit bien. Pourtant, Daniel n'est pas quitte avec « la malchance » ; les problèmes vont s'accumuler. Son patron le pousse plus qu'il ne faut dans l'entrepôt où il travaille. Sa blonde le quitte, en emportant les meubles mais en lui laissant les dettes à payer. Un soir, il se saoule : « Je me suis réveillé le poing tout gros car j'avais frappé le pavé de ciment... Des fois, j'enrage, j'enrage, j'en viens à voir des picots dans les yeux à force d'être enragé ». Trois mois plus tard, à peine sorti d'une importante dépression, il trouve un emploi de nuit⁷ dans un autre entrepôt où il se casse le poignet. Dans cette condition, il sait qu'il perd automatiquement l'emploi qu'il vient à peine de trouver. Il est découragé, à nouveau déprimé. Le même après-midi, en retournant en voiture à Burnsville⁸, l'envie de se tuer lui revient en tête... Et, voilà qu'on lui annonce par téléphone le suicide de son frère, ou tout comme : il s'agit du fils de sa mère nourricière. « Ils disent qu'il s'est pendu aux alentours de 5 heures, pis moi je me suis cassé le poignet à 5 heures du matin. So, je ne l'ai su que l'après-midi. Ben, c'était tough là ! » La rage le prend. « Moi, j'avais beaucoup plus de problèmes que ce gars-là. Puis, c'est lui qui a chickené out là ! On était supposé monter à Toronto ensemble. Comme une semaine avant qu'il ne se soit pendu, je lui avais dit : I'm not going. I don't have the money to go. Well, j'avais gaspillé tout mon argent, j'avais tout bu et j'avais encore la main enflée... ».

Depuis quelques mois, il travaille pour une entreprise de messagerie, 12 heures par jour. C'est un de ses amis qui l'avait informé de ce travail. Il devait pouvoir gagner 1 000 \$ par mois. Au début, il ne gagnait presque rien, mais la situation s'est améliorée depuis : « J'ai fait 600 \$ dans 8 jours ». Mais il doit tout payer : son auto, son essence, son téléphone cellulaire, etc. « Tu es ton owner-operator, c'est de même qu'ils appellent ça ». Par manque d'argent, il lui arrive de dormir dans son auto et de ne pas manger. De plus, il a encore l'emprunt de sa voiture à rembourser pendant un an et demi et à peu près 1 500 \$ de dettes sur ses cartes de crédit. « On dirait que j'en ai trop à payer ! »

La comparaison entre Charline (23 ans) et Roger (24 ans)

Quand Charline eut terminé sa formation en techniques des affaires, elle devint gérante de magasin et dut faire face à un événement qui, dans d'autres circonstances, aurait infléchi son parcours de travail d'une autre façon.

C'était une journée pas trop chanceuse pour moi. Je venais de m'acheter une nouvelle auto et six jours après, j'ai fait un accident, une perte totale. J'ai été frappée et je n'ai pas pu travailler pour un bout de temps, pendant un mois à peu près. J'avais recommencé à

temps partiel pour m'habituer et après ça, j'ai fait un autre accident. Il a été total aussi. Là j'ai dû arrêter de travailler pendant six mois. C'est à partir de là que j'ai commencé à avoir mes peines. L'argent était rare. Il n'y avait pas de paie qui entrait. J'avais eu mon chômage de 15 semaines. C'était difficile ! J'étais en retard dans tous mes paiements⁹. Maintenant, ça commence juste à être correcte. J'ai recommencé à temps partiel, 10-15 heures par semaine. Je me suis faite mal au dos. Je suis tout le temps debout au magasin. J'ai heureusement une madame qui travaille pour moi, mais là, elle est en congé de maternité. Elle revient dans deux semaines, je vais pouvoir prendre des vacances. J'ai une autre jeune qui travaille part-time au magasin, plus une étudiante qui fait un stage de 15 semaines.

Charline a, comme on dit, de la chance dans son malheur. Si elle avait eu son accident deux ans plus tôt, du temps où elle était simple vendeuse, elle aurait perdu son emploi et se serait trouvée bien plus mal prise. Ce fut le cas de Roger.

J'ai trouvé ça tough parce qu'un mois avant la graduation, j'ai fait un accident. Je me suis fait mal au dos et la tête n'était plus là. J'ai eu de la misère avec mes examens. J'oubliais tout, je pensais juste à mon accident, mon char, ce qui était arrivé... Je me tracassais et me demandais ce que j'allais faire. Avec mon accident, j'ai perdu ma job. Je gagnais comme 300 \$ par semaine et maintenant je touche seulement 491 \$ par mois du BS [l'aide sociale]. J'ai été blessé au dos et obligé d'arrêter le travail pendant un an.

Il s'était bien juré de ne pas demeurer assisté social mais constate amèrement qu'il vit encore de l'aide sociale. Ce ne sont pas les 2 000 \$ qu'il a reçus de l'assurance qui lui feront retrouver la santé et un travail.

Des bifurcations cruciales

Si la plupart des jeunes, vers 16-17 ans, sont sur le marché du travail en même temps qu'ils étudient au secondaire¹⁰, il y a de grandes différences quant aux résultats de cette conjonction sur la suite du parcours.

Il y a celles et ceux qui amorcent pour ainsi dire leur carrière d'un bon pied, en étant la plupart du temps réquisitionnés par le secteur des services. Un jeune dans cette situation, au cours de ses études secondaires, travaille à temps partiel certains soirs et les fins de semaine. Il travaille plusieurs années pour le même patron, la même chaîne de magasins ou de restaurants. Et, au moment de l'obtention de son diplôme, on constate une sorte de prolongation de son statut de travailleur : son emploi à temps partiel devient permanent ou se transforme en travail à temps plein, ce qui lui permet d'obtenir au besoin des allocations de chômage et d'aller suivre plus tard une formation au collège. Toutes sortes de variantes sont possibles, mais ce qui est important, c'est la relative stabilité et la continuité du statut de travailleur au cours de la période qui entoure l'obtention du diplôme d'études secondaires.

D'un autre côté, logés sous une moins bonne étoile, il y a celles et ceux qui sont très vite sur la route plus incertaine de l'intermittence entre emplois et chômage. Le parcours de travail qui précède l'obtention du diplôme est beaucoup plus chaotique : divers patrons, divers types d'emploi, différents rythmes et durées dont l'enchaînement ne va pas de soi. Au terme des études, le statut d'étudiant ne se transforme pas en statut de travailleur. Certains, à ce moment-là, décideront de tenter leur chance à Toronto ou ailleurs. D'autres lutteront pour rester dans leur région, même si les emplois y sont rares. Ils s'accommodent du mieux qu'ils peuvent, se greffant en quelque sorte sur la demande de travail, vont au besoin travailler quelques mois à l'extérieur, mais reviennent au pays avec l'espoir d'y trouver à moyen terme un travail offrant une certaine stabilité. En étant sur le marché des emplois précaires, ils sont à la merci du moindre accident de parcours (peines affectives, accidents de voiture ou de travail, etc.) et ils le savent. Ici, gagner et conserver le droit aux allocations de chômage devient vital. Tout autant que la nature de l'activité rémunérée, l'accès à l'assurance-chômage est ce qui leur garantira le statut de travailleur.

L'autre bifurcation importante repose sur l'usage de la médiation scolaire vis-à-vis du marché du travail. D'un côté, il y a celles et ceux qui se voient refuser l'accès direct aux études collégiales. Le rejet de l'école ainsi que la nécessité ou l'attrait du travail salarié conduisent ces jeunes à réduire au minimum leur investissement dans les études, quitte à ce qu'ils découvrent plus tard qu'ils ont été « tassés de côté ». Une minorité de jeunes abandonnent l'école; beaucoup y font le moins possible ou tout juste assez pour décrocher un diplôme dont ils constateront avec amertume la valeur toute relative. Comme les décrocheurs, les jeunes diplômés de niveau pratique ou de ses variantes du niveau modifié doivent passer par des formes de récupération scolaire (au mieux reprendre des cours de français ou de mathématiques, au pire reprendre toute sa scolarité secondaire) s'ils veulent tant soit peu réorienter leur trajectoire professionnelle sur le marché de l'emploi local.

De l'autre côté, ayant des acquis scolaires formellement suffisants (les quelques cours modifiés disparaissent parmi les cours réguliers), le jeune qui souhaite s'inscrire dans une carrière, une profession, une « vraie » job¹¹, ira au collège. Diplôme collégial en poche, le positionnement sur le marché de l'emploi qualifié ne va pas de soi, mais à force de patience, de connexions et/ou de chance bon nombre y arrivent. Encore faut-il ne pas se tromper de cible. L'entrée dans certains métiers attrayants et traditionnellement masculins (soudeur, électricien, camionneur) est bien protégée¹² tandis que dans d'autres, les candidats se pressent au portillon.

Le problème c'est qu'il n'y a pas de job à plein temps, c'est plein temps à temps partiel, c'est de même que j'appelle ça [...]. Le pire c'est qu'il faut que tu te ramasses 4 000 heures pour avoir le premier bloc de ta licence d'électricien. Il y a un gars que je connais qui a eu sa licence seulement l'année passée, je pense que ça faisait 11 ans

qu'il pratiquait (Jacques, 23 ans, électricien sur appel).

Les jeunes qui s'endettent pour parfaire leur formation sans pouvoir les faire valoir sur le marché du travail qualifié font deux pas en arrière plutôt qu'un pas en avant vers une certaine stabilité. Ils pourront toujours essayer de faire carrière dans un emploi ou un service en y décrochant la denrée rare que constitue l'emploi à plein temps, en quelque sorte une qualification dans ce secteur d'emploi.

J'ai emprunté 2 500 \$ pour prendre le cours de transport, et ça ne m'a pas donné une cent par après. Ça prend beaucoup d'années d'expérience pour te placer comme camionneur. Et comme dans ma parenté il n'y a personne dans le transport – ils sont tous bûcherons –, mon cours n'a servi à rien (Charles, 23 ans, au chômage).

Un constat de base

Ces jeunes sont très conscients qu'ils doivent construire leur vie de façon personnelle dans un monde précaire, vu la rareté des emplois et leur aspect trop souvent saisonnier. Réalité malheureusement banale en Acadie, réalité bien connue et largement documentée mais niée aussi, bien souvent. En effet, suffit-il vraiment de mieux se former, d'être mobile, d'être ceci ou cela pour que des emplois nouveaux se présentent subitement ? Et c'est là l'autre aspect de la précarité : les jeunes découvrent vite que le monde qui les attend n'offre souvent que des contradictions. Contradictions dans un monde rempli d'objets à consommer mais avare de salaires décents. Contradictions dans un monde où l'instruction est considérée comme indispensable pour réussir alors qu'on s'y retrouve de plus en plus au chômage avec un diplôme, un monde où la valeur personnelle est proclamée mais où on ne va pas loin sans « connexions », etc.

À l'adolescence, les jeunes découvrent un monde rythmé par l'impératif dépenser/consommer, mais qui valorise la responsabilité individuelle¹³. Très vite, ils découvrent ce monde qui reproduit les inégalités sociales dans l'accès au diplôme et à l'emploi. La plupart du temps, ils font à grande vitesse l'expérience des emplois qui usent les âmes et les corps. Quand ils ont un emploi, ils travaillent de nuit comme de jour dans les magasins, restaurants, entrepôts, etc. Ils ne se plaignent pas, mais constatent durement la réalité : « Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi routinier » ; « Tu lèves pesant et dans 10 ans de temps tu seras fini » ; « Ce n'est pas une job pour une personne, c'est une job parce que tu as besoin d'argent ».

En guise de conclusion : le passage au monde précaire

Dans une civilisation qui, inlassablement, annonce le bien-être par l'emploi, on peut se demander si les jeunes, compte tenu du genre de travail qui leur est proposé – quand il leur en est proposé un –, ne finiront pas par ne plus y croire ! À voir l'entrain avec lequel ils entament leur carrière sur le

marché du travail, il est certes plus réaliste de penser que le recours à la main-d'œuvre jeune, flexible et mal payée a encore de beaux jours à venir. Il faut constater que ces jeunes se lancent souvent dans le travail à corps perdu. Les travaux qu'ils font ne sont pas porteurs de sens ; plus exactement, leur seul sens se réduit au signe monétaire et à sa contrepartie symbolique, comme inscription dans le code dirait Baudrillard¹⁴. Si être dans la course se réduit à cette précipitation aveugle dans le code, pas un n'y échappe. Dans cette course aux emplois dont les dés sont largement pipés, au point que celui qui profite le mieux des médiations sociales « entre par la grande porte », ceux qui n'en ont pas doivent pourtant aimer ou faire semblant d'aimer le jeu. Il faut « foncer », « ne pas lâcher », « continuer », etc. Corvéables, ils le sont. Corvéables corps et âme ? Certains ne se posent plus la question : « Je suis comme le nègre... au salaire que j'ai là, ils pourraient bien me faire faire n'importe quoi ». D'autres résistent. Calculant ce qui doit être sacrifié à la nécessité, ils ne seront pas « workaholic ». Le portrait est surtout en demi-teintes, car il est fait de multiples tensions. Par exemple, les petits salaires sont la règle et conduisent à « l'immobilité » pour reprendre leur expression. Or l'immobilité symbolise tout ce qu'ils exècrent : la monotonie, la routine... tout le contraire du « go ! go ! ». Comment alors « changer de petite île » ? Comment, à la suite d'une journée de travail épuisante, ne pas avoir l'impression « de l'avoir perdue » ?

C'est ici que le passage au monde précaire acquiert une nouvelle profondeur sociale. Les tenants de l'imitation vont mettre en scène la culture des classes moyennes avec, d'un côté, le parcours du combattant réquisitionné à cent pour cent par le travail salarié et, de l'autre côté, le gardien des positions acquises que consolident la transmission familiale et l'accession aux professions protégées. Les jeunes marqués par les soucis, quant à eux, mettent en scène la culture des classes populaires avec d'autres parcours de combat. Ici, il s'agit moins de « s'élever » dans l'échelle des assignations que de lutter pour sauvegarder sa dignité dans la précarité. Car, plus que la nature des emplois qu'ils occupent (ils sont aussi serveurs, manutentionnaires, secrétaires, etc.), c'est la précarité plus ou moins vécue qui les propulse sur l'horizon des soucis. Sur cet horizon, la capacité de faire n'importe quel travail, des travaux lourds ou de très longues heures, la fierté d'avoir gagné ses timbres sans « connexions », les périodes de chômage vécues sans culpabilité, constituent la morale du travail.

Parmi les combattants occasionnellement réquisitionnés par le travail, celles et ceux qui maîtrisent l'incertitude trouveront une certaine stabilité dans l'alternance entre emplois et chômage, tout l'art consistant à tenir ensemble les deux bouts sans que cela n'affecte trop les autres composantes de la vie¹⁵. Mais certains seront des combattants fragilisés par le travail ou sa quasi-absence. À la différence des précédents, ces jeunes ne connaissent pas une rupture personnelle avec le monde du travail. Ils n'en ont jamais fait partie. Ils n'ont jamais été à proprement parler embauchés par une entreprise ; ils ont encore moins perdu ou quitté un emploi. Ils n'ont jamais été que bouche-

trous, sans statut, contraints de vivre leur rapport au monde du travail sur le mode de l'absence et du ressentiment. La plupart courent, littéralement, dans un marché du travail qui se dérobe sous leurs pieds. Enfin, à la différence de celles et ceux qui pratiquent l'intermittence et perçoivent le bénéfice des allocations de chômage comme un droit, ces praticiens discrets des emplois précaires et de l'aide sociale évoluent en deçà des conditions de survie décente. Ces modèles du travail des classes moyennes et populaires n'épuisent cependant pas tous les cas de figure. Loin de là. Certains jeunes vont résister. D'autres chercheront à s'en éloigner en expérimentant.

Tous incarnent des perspectives qu'ils peuvent se prêter les uns aux autres ; ils sont une tentation les uns pour les autres : Marc pour Charline, Roger pour Daniel, Charline pour Roger, etc., et inversement. Qu'ils soient sur l'horizon des soucis, de la résistance ou de l'expérimentation, les jeunes luttent pour faire la course le plus lucidement possible : un pied en dedans, un pied en dehors. Ces luttes ne sont pas celles des perdants de la course contraints de faire « contre mauvaise fortune bon cœur ». Le passage au monde précaire est loin d'être une course s'apparentant à une ligne droite ; il est plutôt la fréquentation d'une multiplicité d'espaces (dont le travail) par où ils tentent de faire leur entrée dans le monde.

NOTES

1. Cette enquête, qui a été effectuée entre 1993 et 1995, porte sur les jeunes francophones de l'Est du Nouveau-Brunswick qui ont eu une scolarité faible au cours de leurs études secondaires. La population étudiée (n=2 780) comprend tous les jeunes qui ont fréquenté, au cours des années 1988 à 1991, une des 12 écoles polyvalentes de l'Est du Nouveau-Brunswick et qui ont suivi au moins deux cours de niveau modifié en français et/ou en mathématiques. L'échantillon de départ est statistiquement représentatif (n=415). L'enquête a été menée en deux étapes, avec un intervalle d'un an entre les deux. La première étape comportait un questionnaire et des entrevues semi-dirigées qui nous ont permis de dresser un portrait factuel des jeunes peu scolarisés : les différentes configurations de leur parcours scolaire et de travail, mais aussi l'évolution dans leurs situations affectives (amours, amitiés), leur consommation de drogues et leur rencontre avec des formes de violence, leur portrait familial. Le taux de participation a été de 66 %. La deuxième étape comportait des récits de vie (n=37) grâce auxquels nous avons pu approfondir, à partir des informations recueillies dans la première étape, la mosaïque sociale du passage au monde précaire. À cette étape, nous avons procédé à un entretien biographique court et centré (du genre récit de pratique), d'une durée de deux heures et demie environ, axé sur trois aspects de la biographie : les repères marquants de la trajectoire, le passage au monde adulte et le rapport au travail.

2. Certains jeunes de la recherche (13 %) proviennent de familles où l'emploi de chef d'entreprise ou de professionnel d'au moins un des parents garantit aux enfants une certaine aisance. D'autres (13 %) viennent de familles où règne la pauvreté (provoquée par un accident de travail, une séparation, etc.). Entre les deux, certaines familles vivent dans l'alternance entre l'emploi saisonnier et le chômage (38 %), tandis que d'autres connaissent la stabilité de l'emploi régulier mais non l'aisance financière (34 %). Enfin, nous ne disposons d'aucune information dans le cas de 2 % des jeunes de l'échantillon. Nous constatons que les jeunes issus de milieux populaires ont une scolarité plus faible et sont plus fréquemment sans emploi ou contraints à des emplois non standards que les autres. (Voir Paul Grell, *Les jeunes face à un monde précaire. Récits de vie en périphérie des grands centres*, Paris, L'Harmattan, 1999.)

3. Pour plus de détails sur la méthode, voir Françoise Digneffe, « De l'individuel au social : l'approche biographique », dans Luc Albarello et al., *Pratiques et méthodes de recherche en sciences sociales*, Paris, Armand

Colin, 1995, p. 145-173.

4. Toronto est le nom fictif utilisé pour désigner toutes les grandes villes éloignées de la côte Est du Nouveau-Brunswick.

5. Malgré son sens de l'épargne, il a 5 000 \$ de dettes.

6. Le montant de certains revenus épisodiques, par exemple dans les clubs (comme mannequin, serveur, etc.), contraste avec la plupart des salaires réguliers.

7. Il travaillait de nuit à 7 \$ de l'heure et n'arrivait pas à dormir pendant la journée. « Plus d'une fois, je suis tombé endormi sur la route, en plein cœur de l'hiver. Un matin, je me suis réveillé. Ouaye ! J'étais de l'autre côté de la route, dans un banc de neige. C'est ça qui m'a réveillé. Il était 5 heures et demie du matin. »

8. Burnsville est le nom fictif utilisé pour désigner une petite localité acadienne.

9. Il lui restait à payer 1 500 \$ pour son prêt étudiant, 9 000 \$ pour sa voiture et environ 700 \$ pour ses cartes de crédit.

10. À 17 ans, 53 % des jeunes de l'échantillon statistique ont ou ont déjà eu un emploi salarié.

11. Celui ou celle qui s'inscrit directement au collège après ses études secondaires sera rejoint par ceux et celles qui ne veulent plus « travailler comme des chiens », souvent à des tâches pénibles, peu valorisantes et mal payées, que ce soit la nuit ou les fins de semaines.

12. Légalement ou de fait.

13. Sur l'attraction de la société de consommation chez les jeunes, voir Paul Grell, « Sur les conditions d'existence des jeunes dans un monde précaire », *Sociétés. Revue des sciences humaines et sociales*, n° 73, 2001/3, p. 99-108.

14. Jean Baudrillard, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976, p. 24-28.

15. Un art durement et dûment expérimenté par les classes populaires de la côte Est du Nouveau-Brunswick où, dans certaines régions, le travail saisonnier est la norme.